Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: L'art décoratif a l'exposition nationale de Neuchâtel
Autor: Gross, Nora
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750548

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

blaue Dreiklang, auf den alle Töne geordnet sind, kann auf seine Wirkung nur in dem dunkeln Raum gewertet werden, den die vier Bilder schmücken sollen, nicht in der hellen Ausstellungshalle. Dass aber die einzelnen Figuren wie der einfache, einem jeden verständliche Aufbau in ihrem Ausdruck von bestimmter Kraft sind, kann nicht bezweifelt werden. Die Figur des Schweigens, die allein einen Rahmen füllt, drückt mit einer inbrünstigen Sorgsamkeit eine Urne an die Brust und hält bedeutsam den Finger an die Lippen. Das friesartige Bild „Tod—Schmerz—Frieden" zeigt in der Mitte auf einem Thronsitz eine segnende Gestalt, rechts und links auf Sarkophagen ruhend die Leichen eines Mannes und einer Frau, und an beiden Enden, in schwarze Schleier gehüllt, in Schmerz hingegossen, eine Frau und einen Mann, die in ihrem edel verhaltenen Leid von besonderer Schönheit sind.

ZÜRICH ALBERT BAUR

□□□

L'ART DÉCORATIF A L'EXPOSITION NATIONALE DE NEUCHÂTEL

„Venez donc, vous par qui les objets usuels sont revêtus de beauté, venez en foule harmonieuse . . . artisans, artistes consolateurs qui nous donnez la joie des formes heureuses et des couleurs charmantes, bienfaiteurs des hommes, venez avec les peintres, les sculpteurs et les architectes. Avec eux, la main dans la main, acheminez-vous vers la cité future . . ." Ce n'est assurément pas à Neuchâtel qu'il nous sera donné d'évoquer la cité future et la foule harmonieuse: on a confié aux seuls peintres et sculpteurs — ou presque — le soin de témoigner devant la nation attentive, et ce n'est pas chez nous que se réalise l'union féconde à laquelle Anatole France convie les „bienfaiteurs des hommes."

A quoi faut-il attribuer la faible participation des artistes décorateurs à l'Exposition nationale et pour remonter plus haut, comment expliquer leur petit nombre, en face de l'armée formidable de ceux qui manient le pinceau ou l'ébauchoir, et font de l'art sans adjectif?

Pourquoi cet étonnant renversement des proportions dans un pays qui — les musées en témoignent — a eu si fortement le sens, le goût et le besoin d'orner les objets nécessaires à sa vie, qui il y a trois siècles aurait eu cinquante artisans à mettre en face d'un peintre et opposerait aujourd'hui vingt peintres à un décorateur?

La responsabilité de cet état de choses, fâcheux et regrettable parce qu'il constitue une diminution de la richesse et de la force d'expression d'un peuple, incombe à tout le monde. Il serait injuste d'accuser les jurys, dont la dédaigneuse condescendance à l'égard de l'art décoratif exprime un sentiment implicitement approuvé par le public en général. Les critiques

eux-mêmes . . . N'est-ce pas ici du reste, que M. Baur[1]) eut des paroles amères pour des coussins brodés — ou bien était-ce des tapis? — qu'il vit à l'Exposition des Femmes Peintres à Zürich? Je ne sais plus de qui étaient ces coussins, ni ce qu'ils valaient, mais je suis parfaitement sûre qu'un coussin peut donner la „joie des couleurs charmantes" et qu'on est mal venu à parler avec mépris d'un tapis, fût-il brodé par une femme, alors que dans les cercles bien informés, on loue un tableau dont les simples mortels cherchent en vain à deviner le rébus, en disant: „es ist ein Teppich", c'est-à-dire un assemblage agréable, ou étonnant, ou imprévu — ou qui veut l'être — de couleurs juxtaposées avec art.

Mais voilà, le fait que ces couleurs sont à „l'huile" et posées sur une toile suivant certains rites, que cette toile est encadrée et mise au mur, confère à cette juxtaposition une dignité et un rang dans la hiérarchie auxquels ne pourront jamais prétendre un bijou, un pot ou un coussin, fussent-ils exquis. Il n'est pas un simple conscrit de l'armée pictoriale qui n'ait le sentiment intime d'appartenir à une catégorie bien supérieure à celle qui comprend un Grasset, un Lalique, un Delacherche et d'autres. Les artistes décorateurs sentent obscurément qu'ils sont tolérés plutôt qu'admis dans les expositions et que, pour eux, la porte est particulièrement étroite par où passent les élus. Faut-il s'étonner s'ils hésitent devant les frais qu'entraînent ces manifestations, s'ils s'abstiennent ou se limitent et si l'art décoratif est représenté dans le catalogue de la XIe Exposition nationale par 20 numéros alors que les peintres et les sculpteurs en alignent 824? Ceux par qui „les objets usuels sont revêtus de beauté" ne jouent hélas, que d'une bien petite flûte dans cet imposant concert national. Ils sont malheureux, mais ils sont aussi coupables, convenons-en.

Il faut savoir gré à l'artiste de haute valeur qu'est M. *Dunant*, d'avoir fait à Neuchâtel un envoi aussi important. Ces vases, qui inquiétent souvent le regard par l'étroitesse de leur base, sont remarquables pour la plupart, généralement d'un beau galbe, d'un faire large et savoureux. Je n'aime pas beaucoup les cucurbitacées variées, moins expressives de la volonté et de la fantaisie de l'artiste, et je me demande à quoi peuvent bien servir ces objets volumineux munis d'une toute petite ouverture? Cela dit, nous pouvons admirer sans réserve la variété, la richesse sobre des patines, l'élégance robuste des formes, la noble simplicité, le beau métier libre et aisé.

Mme *Bedot-Diodati* sait marquer ses précieuses petites œuvres d'une empreinte très personnelle et a sa façon bien à elle d'assembler les rêveuses pierres de lune, mystérieuses à force d'être transparentes, les opales qui contiennent de l'eau et du feu ou les tranquilles saphirs. Ses montures un peu lourdes, mais toujours d'un bon dessin gagneraient à être traitées avec plus de liberté. Si quelques modelés souples et délicats en animaient les surfaces, accueillant plus doucement la lumière, ces bijoux perdraient le caractère un peu froid, un peu dur qui les marque sans voir diminuer leur énergique sobriété et leur distinction.

---

[1]) C'est un malentendu. J'ai comparé une grande partie des objets exposés par les Femmes-peintres — les tableaux non moins que les œuvres d'art décoratif — aux pantoufles et aux coussins que les jeunes filles brodent pour la table de Noël. Je me suis servi de cette comparaison pour dire le niveau assez bas de la dite exposition, mais non par un préjugé antiféministe ce qui serait autant contre mes sentiments qu'un prejugé contre l'art décoratif que j'ai défendu, presque seul, dans la presse suisse. A. B.

M. *Trembley* a une belle boîte d'argent, simplement et largement traitée, la bonbonnière „trèfle“ est d'une jolie forme, mais d'un décor un peu banal. La bonbonnière „dahlia“, simple et solide, présente la qualité essentielle d'un objet de ce genre: elle serait agréable à tenir et à manier, de plus elle est amusante à regarder. Le vase „lacets“ a dû être ennuyeux à faire et en garde quelque froideur.

M. *Eichenberger* a une petite commode bien étonnante. Elle est dans les proportions de celles qu'on trouve chez les antiquaires et qui servaient autrefois aux maîtres menuisiers d'échantillons pour les clients. Les formes arrondies sont d'une commode Louis XV sur laquelle des boutons de bronze d'un naturalisme très moderne sont tout étonnés de se trouver. Sur chacun des minuscules tiroirs, un corps de femme nu s'étire si à l'étroit que la petite commode est fatigante à regarder. Ce désaccord entre la surface à décorer et le motif ornemental, n'empêche pas ces figures d'être d'un excellent dessin et traitées avec esprit. Et combien charmante de couleur, ingénue de disposition la petite guirlande qui orne le dessus.

M. *Beyer* a des grès. Un grand vase haut d'une forme élégante, avec de curieuses mouchetures d'émail, un grand vase large et bas d'une forme solide et de couleur grave, d'autres, petits avec des goulots étranglés sans rapport avec le galbe du vase. Un d'un gris fin et charmant, d'une jolie matière à la fois rugueuse et polie, les autres ternes et pauvres de ton.

Une belette en bronze de M. *Reussner* est très intéressante. D'une belle simplification, elle a de l'allure et du style.

Les reliures de Mme *Piccard-Giacomini* sont d'une exécution parfaite malgré la grande difficulté du procédé qu'elle emploie. L'extrême richesse de cette ornementation chatoyante, le style très „voulu“ de la composition contrastent d'une façon surprenante avec les lettres du titre qu'on voudrait voir participer plus étroitement à l'effet d'ensemble.

M. *Houriet* a deux pendentifs dont l'un, malgré sa lourdeur barbare est assez agréable. Une guirlande de bronze patiné, sur laquelle de minuscules turquoises mettent de petits accents bleus et frais, entoure une figure d'enfant. L'autre est lourd aussi, en outre sec et d'une composition sans intérêt.

La „crinoline“ de M. *Musper* est d'un beau parti pris décoratif, d'une couleur sobre et forte, mais cette crinoline pourrait aussi bien être une courge, ou autre chose, et cette belle forme circulaire, richement ornée, ne perdrait rien à n'être pas surmontée de la tête d'une dame à „anglaises“. On peut regretter aussi de voir donner l'éternité du métal à cette inscription qui ne le mérite guère: „als der Großvater die Großmutter nahm.“ Une carte postale, tout au plus . . .

Quant au Wetterhorn en marqueterie de M. *Strasser*, c'est un tableau, d'ailleurs admirablement fait. La matière et le procédé ne suffisent pas à déterminer la catégorie.

Le plat de M. *Brodbeck* est bien composé et parfaitement exécuté, mais pourquoi l'appeler „plat décoratif“? Cela signifie, je suppose, qu'il ne fera pas dans la vie honnêtement et simplement son métier de plat, mais qu'il désire être mis au mur, qu'il marquera d'une tache blanche et froide, alors qu'il serait fort agréable sur une table.

Le joli petit buste en métal de M. *Bocquet* est attribué à l'art décoratif. Celui-là et pas un autre. Nous n'éclaircirons point ce mystère et nous constaterons simplement qu'il est charmant et que le caractère archaïque de la chevelure contraste d'une façon délicieuse avec la grâce jeune du visage.

Une leçon ressort pour les artistes décorateurs de cette exposition qui démontre si manifestement la faiblesse de leur effectif et de leur apport, c'est qu'il importe pour eux, qu'il est de leur devoir envers leur pays — ce pays de forte tradition ornementale — de serrer les rangs et de donner un si bel effort, si continu et si ardent, qu'ils fassent enfin quelque figure auprès de la cohorte compacte de leurs camarades, les peintres et les sculpteurs.

LAUSANNE NORA GROSS

□□□

ZU ADOLF FREYS FESTSPIELEN

In dem Ruf nach einem Schweizer Dramatiker ertönt häufig die Meinung: Stoffe sind im reichsten Maße vorhanden, wenn man nur zugreifen wollte. Diese Ansicht ist gerade so irrig, wie die, dass ein Schweizer Epiker sich nur dem dramatischen Berufe zuzuwenden brauche — und der Dramatiker wäre da. Es ist ein besonderes Kapitel, den Irrtum, der in solchen oberflächlichen Urteilen liegt, aufzuklären. Heute möchte ich nur ein kurzes Wort über die *historischen Dramen-Stoffe* der Schweizer-Geschichte sagen.

Da ich vor zwei Jahren die Geschichte der Schweiz selbst durchpflügte, um etwas dramatisch Brauchbares zu finden, glaube ich zu einer Meinungsäußerung über diesen Gegenstand berechtigt zu sein.

Auf Grund meiner eigenen Studien bin ich zur Überzeugung gelangt, dass die Schweizer Geschichte an großen dramatischen Stoffen, die zu einem abendfüllenden Stücke ausreichen, sehr arm ist. Ich rede hier nicht von den Konflikten, die ein Künstler auf den Schweizerboden willkürlich verlegt, von Werken, die ein besonderes, vielleicht recht unschweizerisches menschliches Problem vorführen, derart vielleicht wie jener sonderbare Vorschlag, den ein Kritiker in der illustrierten Zeitschrift „Die Schweiz" gelegentlich einer Besprechung meines Volksdramas „Marignano" mir machte, dass ich (im Anfang des sechzehnten Jahrhunderts!) ein Ibsenproblem hätte einbauen sollen. Ich spreche hier nur von den erdgewachsenen aus der Zeit heraus geborenen historischen Konflikten, die auch menschlich in bestimmender Weise verpflichten, von jenen Konflikten, die einen Strom von seelischen und darstellbaren Erlebnissen mit sich führen, die heute uns noch verständlich sind, heute noch in unserer Seele stark zünden, wie alles stark zündet, was als große Erinnerung, Glück oder Leid, glaubhaft, eindeutig und lebensähnlich, vom Blute der Ahnen getränkt, vom Geiste, dem Glauben, der Pietät der Jahrhunderte überliefert und geweiht, auf den schauenden Menschen einer nachgeborenen Zeit gekommen ist.

Die Geschichte der Schweiz ist an *kriegerischen* Konflikten *nicht* arm, wohl aber an Konflikten, die sich um eine große, an geistiger Bedeutung